

PAUVRES FILLES !

UN nous signale l'arrivée prochaine d'une cargaison de pauvres filles, recueillies sur le pavé des grandes villes de la Grande Bretagne, plus ou moins renippées par des sociétés charitables, puis embarquées comme un vil troupeau dans la puante troisième classe de quelque transatlantique pour être dispersées dans l'immense étendue de l'Amérique du Nord.

C'est curieux, mais cette nouvelle ne semble provoquer généralement qu'un sourire méchant, presque cruel. Je n'ai jamais bien compris que, dans une société chrétienne comme se prétend la nôtre, les esprits soient plutôt empressés à voir le mauvais côté des choses. Tristes immigrantes, avant même que vous ayez mis le pied sur votre sol, votre procès est fait, vous avez été jugées, trouvées coupables et condamnées sans appel. L'opinion publique est préjugée contre vous. Une réputation d'atavisme vicieux et incorrigible vous précède ; votre état d'abandon, votre dénuement, votre sexe même sont des taches ; vous n'êtes qu'une chair à canon d'un espèce innommable.

Que venez-vous faire ici ? Ouvrons au hasard les journaux qui commentent votre déportation. L'un demande quels desseins suspects peut bien avoir l'Angleterre en envoyant ainsi ses vieilles filles tenter nos vieux garçons. Un autre affecte de redouter dans cette invasion une concurrence désastreuse pour les filles à marier du pays.

Ceux qui voient les choses comme elles sont et qui savent comment elles se passent mettront beaucoup de pitié à la place de cette cynique ironie. Cette légèreté de propos à l'adresse d'humblés filles qui n'ont devant elles que les misères et les dangers de l'état de domesticité, indique un réel travers d'esprit.

On sait en effet que la plupart de ces déshéritées viennent se mettre en service, et que le hasard de l'offre et

de la demande les dispersera dans le pays pour faire les volontés de maîtres qu'elles n'ont jamais vus ni connus, et dont la langue même leur est dans quelques cas étrangère.

La question du service domestique est devenue un sérieux problème en Amérique ; le Canada, pour un, annonce au loin qu'il a place pour des milliers de servantes, et dans ces dernières années le salaire des cuisinières, filles de chambre et bonnes s'est élevé audessus même du traitement des maîtresses d'école dans la province de Québec. L'immigration attirée par d'aussi alléchantes réclames n'a donc en soi rien que de très justifiable, et mérite tout autant de respect que celle des fermiers qui viennent ensemencer nos terres. Dans les deux cas, le but des uns et des autres est de gagner leur vie ; il est également honorable.

D'ailleurs ces immigrations de filles, se font, comme les autres, sous l'œil du gouvernement. Les plus jeunes de la bande sont d'ordinaire confiées à des orphelinats ou refuges, où, tout en faisant leur apprentissage, elles reçoivent l'instruction religieuse, sont baptisées, catéchisées, et par la suite mises en service, quelquefois adoptées par des familles sans enfants. Heureuses celles qui tombent tout de suite dans d'honnêtes foyers, où le nom de pauvre immigrante ne provoque pas d'arrière-pensée méprisante, et où surtout il n'est rien resté de la vieille idée païenne que l'honneur d'une servante ne compte pour rien.

Plus heureuses encore si le hasard ne leur donne pas pour mère adoptive quelque bonne femme, bien intentionnée peut-être, mais ignorante des choses du cœur, croyant plus au fatalisme bête qu'au tout miséricordieux Evangile, toujours prête à leur reprocher la tache de leur origine et à leur prédire un avenir inévitablement honteux ; leur imposant les travaux les plus humiliants ; comme prise d'un réel acharnement à les dégrader dans

leur propre estime. La vertu, représentée sous des traits aussi rébarbatifs, devient repoussante ; c'est une pire corruptrice que le mauvais exemple et la séduction du vice.

Plaignons surtout celles des exilées qui apportent avec elles, sous leurs haillons, cette beauté physique particulière aux femmes de leur pays, qui a fait dire à Taine qu'en Angleterre la femme est plus femme qu'ailleurs, et qui arrachait à St-Paul son historique calembour : " Non Angli sed angeli ! " Tel les vieux poètes anglais, Spenser, Sidney, l'ont idéalisé dans les poèmes d'amour du 16^e siècle, tel on retrouve encore très fréquemment dans sa pureté antique, ce type saxon de cheveux d'or, de grands yeux rieurs, pardessus tout reconnaissable entre tous à la finesse de l'épiderme où le sang semble affluer par tous les pores à la fois, tamisant de rose la virginale blancheur du teint.

..... Like ripened lilies steeped in wine,
Or fair pomegranate kernels washed in milk,
Or snow-white thr. ads in nets of crimson silk,
Or gorgeous clouds upon the sun's decline.

Si joli visage fut jamais un don fatal, c'est bien lorsqu'il est encadré du sordide mouchoir de l'émigrante, et que celle-ci se trouve tout-à-coup seule au milieu d'inconnus, n'ayant plus un seul de ses protecteurs naturels pour l'escorter et la défendre, réduite à s'incliner gracieusement sous l'autorité du maître en disant : " Je ne suis qu'une humble servante ! " Hélas ! dans bien des cas—on voudrait pouvoir affirmer que ce n'est pas dans la plupart,—l'innocence est le plus court chemin de la perdition, et le moment n'est pas loin où Méphisto peut répéter son féroce et ignoble ricanement, qui se perd dans un sanglot d'anges et de mères. Il faut vraiment avoir du sang de bête fauve dans les veines pour porter une main impitoyable sur de telles victimes. Mais, à ce compte, la rue, à certaines heures, est une véritable ménagerie !